

# Chroniques du troisième âge

Jean-Paul Leclercq

## Le passant

Il aurait pu dire (à qui ?) qu'il avait tenu jusqu'au bout.

A vrai dire, il n'avait pas senti venir l'âge. La vie est comme une marche sur un chemin de plus en plus boueux. Le ralentissement est si progressif qu'on n'en prend pas conscience. Seuls de ponctuels constats, affolants de par la soudaineté de l'évidence qu'ils révèlent, font mesurer le chemin et le temps parcouru. On s'efforce alors de ne pas estimer celui qui reste. On

vit son présent en occultant demain, sûr, intuitivement, qu'il ne va pas être drôle. Ainsi on voit se barrer ses projets, sa motricité, son appétit, ses érections, son envie de vaincre ou de séduire en se disant que ça pourrait être pire. Et de fait, le jour, la semaine, le mois suivant, ce l'est. Et puis, à nouveau...on pense que ce pourrait être encore pire.

Il s'était, comme tout le monde, enlisé sur ce chemin là. Il avait pourtant mené de redoutables combats d'arrière-garde, refusant de croire et de céder à l'inéluctable. Par exemple, presque jusqu'au bout, il avait cru aux vertus du travail et de l'honnêteté, ce qui l'avait ruiné et laissé sans ressources ; à l'amour du couple, source d'un bonheur toujours espéré mais jamais atteint. C'était là ce qui le touchait le plus. Ce qu'il traînait comme un

chagrin secret. Ce qu'il ressentait vraiment comme son naufrage. Je ne sais plus combien il avait vécu de tentatives amoureuses qui l'avaient pillé matériellement et psychologiquement. La question de savoir si c'était de sa faute ou s'il était chaque fois tombé sur de sacrées salopes ne se posait pas, puisqu'aussi bien c'était lui qui les avait choisies et par là même portait une part de responsabilité. Il n'avait pas d'art de vivre, c'est tout. Plutôt une immense maladresse.

Forcément, quand la vie vous est aussi gratifiante, vous êtes encore plus tenté qu'un autre de lui donner un sens. La souffrance porte à dénicher en dehors de l'évidence immédiate un chemin plus cohérent. C'est ce qui, progressivement, insidieusement, s'était développé en lui. D'abord comme la recherche d'un anti-

douleur puis peu à peu comme une quête spirituelle. Elle finit par occuper le devant de la scène et faire de ses malheurs les épisodes d'une démarche qui lui rendait le goût de vivre et de découvrir.

Quand l'amour relatif s'est révélé décevant, on se tourne tout naturellement vers l'amour absolu. Ses démêlés avec les curés et leurs croyances naïves l'ayant laissé allergique aux orémus, il fut tenté par plus métaphysique. Il se jeta à corps perdu dans l'hindouisme et dans le bouddhisme qu'il ne distinguait d'ailleurs pas bien l'un de l'autre tant il avait exclu de sa recherche la démarche intellectuelle au profit d'une pratique qu'il réajustait au coup par coup. J'ai bien connu ce moment de sa vie. Tout lui était prétexte à travail sur lui-même, à progrès vers l'acceptation du monde et vers la sérénité.

Quand on initie ce genre de démarche, on ne peut éviter, au premier chef, le seul vrai mystère de la vie : la mort. Sans intégrer et accepter la certitude de son inéluctabilité, tout le reste est vain ou biaisé.

L'âge et la dégradation visible de sa santé aidant, penser à sa mort, ou plutôt la « sentir » lui était donc devenu familier.

Il avait été, par la force des infortunes, le roi des meublés, l'empereur des gîtes précaires. Il avait même été un moment locataire d'un poulailler transformé en logement aux multiples courants d'air. Mais dans la maisonnette au bord de la rivière que lui avaient allouée les services sociaux, il avait enfin trouvé une forme de sécurité.

Au fur et à mesure que la tumeur qui lui bouffait la méninge se développait, il y avait achevé de se dépouiller. Des

quelques biens qu'il possédait, d'abord, mais de l'attachement à lui-même surtout.

Et puis, un jour (chassez le mental, il revient au galop), insidieuse, insistante, rebelle, une question colonisa ses préoccupations. Une question si énorme que personne, fors quelqu'un qui en était à ce stade de lucidité et de sagesse n'eût osé se la poser : et si ... si la mort n'était pas vraiment inéluctable ? Si, folles, improbables, ahurissantes, inimaginables, il y avait des exceptions ? Voire une seule exception ?

La tumeur pensez-vous ? Non ! Le simple, froid, incontestable et mathématique calcul statistique. Bien sûr, la probabilité du décès de chaque être humain semble absolue. Semble. Car enfin, ce ne peut être une certitude totale. En admettant, ce qui reste à prouver, que tous les membres de

l'humanité depuis ses débuts aient bien tous défuncté, qu'est-ce qui prouve, tant que l'Histoire n'en est pas à son terme, qu'il en sera toujours ainsi ? Qu'il ne se produira jamais d'exception ?

Impossible de prendre en défaut la logique de ce doute, de ce recours à une probabilité infime.

Comme son état s'aggravait, que ses pertes de lucidité devenaient fréquentes, il remisa la question au rayon des jeux stériles et se prépara, à sa manière à lui, à trépasser.

Assurer son autonomie devint bientôt impossible. Il déclinait à vue d'œil. Il dépérissait. Des épisodes de délire et de hallucinations le laissaient pantelant, certain d'avoir vraiment vécu les horreurs de ces atroces cauchemars. Entre ceux-ci, il retrouvait son calme et ce sourire qui deve-

nait de plus en plus doux au fur et à mesure qu'approchait la fin.

Il vint un moment où le médecin qui s'occupait de lui n'eut plus d'autre recours que d'obtenir son placement dans une unité de soins palliatifs. Ce ne fut pas aisé. Il n'existait pour tout le pays que quelques établissements ainsi spécialisés et, dans chacun, à peine quelques dizaines de lits.

On estima soigneusement la probabilité du temps qu'il lui restait, étant bien entendu que, rotation oblige, il ne séjournerait pas là trop longtemps et on lui fit la faveur de ce lieu feutré et chuchotant où il partageait une chambre avec un jeune cancéreux, déjà à cheval sur la mort. Curieusement, dans le trouble mental qui était le sien, il restait impavide et comme étranger à ce qui l'entourait. Il refaisait mentale-

ment la route de ses cauchemars, sûr qu'ils étaient sa mémoire, qu'ils étaient une forme de sanction pour les erreurs de sa vie. Et, conséquence sans doute de ses dernières supputations conscientes, il se persuadait qu'il était là par erreur; que, maudit, il ne mourrait pas; qu'il serait, lui, l'exception impensable que rendaient possible les lois statistiques.

Les soignants de cette « maison de départ », comme ils l'appelaient, durent bien se rendre à l'évidence : au bout de huit jours, il n'était toujours pas agonisant et, puisqu' on manquait de place, on décida de l'envoyer attendre ailleurs. On lui réserva une chambre dans une maison de retraite, emballa ses quelques rares effets personnels et commanda un taxi.

Oui mais voilà... quand on vint le chercher, on ne le trouva pas. On lança des

recherches. En vain. On voulut lancer un avis de disparition et à cet effet on fouilla le maigre bagage qu'il n'avait même pas emporté.

L'infirmière-chef, qui ne manquait pas de culture, faillit tomber à la renverse en découvrant sa carte d'identité. Il était là, inscrit en toutes lettres : « Isaac Laquedem, dit Ahasvérus, né le.... »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Juif\\_errant](http://fr.wikipedia.org/wiki/Juif_errant)